

Agenouillée dans l'herbe humide et odorante du parc, Clara Morrow dissimula soigneusement l'œuf de Pâques en se disant qu'il était temps de réveiller les morts, ce qu'elle comptait faire en soirée. En écartant une mèche de son visage, elle enduisit sa tignasse d'herbe, de boue et d'une autre substance brune qui n'était probablement pas de la boue. Tout autour, des villageois se promenaient avec leurs paniers d'œufs colorés, à la recherche de la cachette parfaite. Assise sur un banc au milieu du parc, Ruth Zardo lançait des œufs à l'aveuglette, mais visait parfois pour atteindre quelqu'un à la nuque ou au postérieur. « Elle vise incroyablement juste pour une vieille aussi folle », se dit Clara.

– Tu y vas, ce soir ? demanda-t-elle à la poète âgée en essayant de la distraire pour l'empêcher d'atteindre M. Béliveau.

– Tu veux rire ? Les vivants sont bien assez emmerdants ; pourquoi réveiller un mort ?

Sur ce, Ruth toucha M. Béliveau à la nuque. Heureusement, l'épicier du village portait une casquette d'ouvrier. Heureusement, aussi, il éprouvait beaucoup d'affection pour la grande perche aux cheveux blancs. Ruth choisissait ses victimes avec soin : c'étaient presque toujours des gens qui l'aimaient.

En temps normal, un bombardement d'œufs de Pâques aurait été anodin, mais, ce jour-là, ils n'étaient pas en chocolat. Cette erreur, on ne l'avait commise qu'une fois.

Quelques années plus tôt, le village de Three Pines avait décidé d'organiser une chasse aux œufs un dimanche de Pâques, au

grand bonheur de tous. Les villageois s'étaient réunis au Bistro d'Olivier et, en prenant un verre avec du fromage, s'étaient réparti des sacs d'œufs en chocolat pour les cacher le lendemain. Des « Oh! » et des « Ah! » teintés d'envie remplissaient l'air. Ils auraient tant voulu redevenir des enfants. Ils allaient sûrement se réjouir en voyant la mine des gamins du village. D'ailleurs, ces mioches ne trouveraient peut-être pas tous les œufs, surtout ceux cachés derrière le comptoir d'Olivier.

– Ils sont très beaux.

Gabri prit une oie en massepain, minuscule et délicatement sculptée, puis lui arracha la tête d'un coup de dent.

– Gabri! C'est pour les enfants, lui dit Olivier, son compagnon, en lui enlevant le reste de l'oie de sa grosse main.

– Tu veux la garder pour toi, c'est tout.

Gabri se tourna vers Myrna et lui murmura, assez fort pour que les autres l'entendent :

– Bonne idée! Des gais qui offrent du chocolat à des enfants. Alertons les autorités!

Blond et timide, Olivier devint écarlate.

Myrna sourit. Enveloppée dans un cafetan rouge et prune éclatant, elle était noire et ovale; on aurait dit un gros œuf de Pâques. La plupart des habitants du minuscule village étaient réunis au bistro, certains serrés le long du comptoir en bois poli, d'autres affalés dans les vieux fauteuils confortables éparpillés çà et là, qui étaient tous à vendre, car Olivier était aussi antiquaire. De discrètes étiquettes étaient accrochées partout, y compris sur Gabri lorsqu'il était en mal d'attention et de compliments.

On était début avril et les flammes crépitaient joyeusement dans l'âtre en jetant une lueur chaude sur les parquets de pin. Le temps et le soleil avaient ambré les larges planches. Se faufilant avec aisance dans la salle aux poutres apparentes, des serveurs proposaient des boissons et du brie crémeux et coulant de la ferme de M. Pagé. Installé près du parc, le bistro était au cœur du vieux village québécois. De part et d'autre du café, des boutiques contiguës étreignaient l'endroit comme des

bras de brique ancienne: le magasin général de M. Béliveau, la boulangerie de Sarah, le bistro et, finalement, juste à côté, la librairie de Myrna avec ses « Livres neufs et usagés ». Depuis toujours, trois pins aux troncs rugueux se dressaient en face, comme des sages ayant trouvé ce qu'ils cherchaient. Des chemins de terre partant du village rayonnaient vers les montagnes et les forêts.

Mais Three Pines était un lieu oublié. Le temps qui tournoyait autour s'y arrêtait parfois, mais sans s'éterniser ni laisser d'impression durable. Niché depuis des siècles dans un encaissement des Appalaches, l'endroit était protégé et caché, et s'il arrivait qu'on le découvre, c'était par hasard. Parfois, un voyageur fatigué franchissait la crête de la colline et, baissant les yeux, voyait, tel un Shangri-La, le cercle accueillant des vieilles maisons. Certaines, en pierres patinées, avaient été construites par des colons qui s'étaient éreintés à déterrer roches et arbres. D'autres, en briques rouges, avaient été bâties par des loyalistes de l'Empire-Uni cherchant désespérément un asile. Certaines avaient le toit de métal pentu des demeures québécoises, avec leurs pignons intimes et leurs larges galeries. En face, au Bistro d'Olivier, il y avait du café au lait et des croissants frais, des conversations, de la compagnie et de la gentillesse. Après avoir découvert Three Pines, on ne l'oubliait jamais. Mais, pour trouver ce village, il fallait s'être perdu.

Myrna tourna la tête vers son amie Clara Morrow, qui lui tira la langue. Myrna fit de même. Clara roula les yeux. Myrna l'imita en prenant place à côté d'elle sur le sofa moelleux installé devant la cheminée.

– Tu as encore fumé de la paille pendant que j'étais à Montréal, hein ?

– Pas cette fois-ci, dit Clara en riant. Tu as quelque chose sur le nez.

Myrna se tâta, trouva quelque chose et l'examina.

– Mmm, ou bien c'est du chocolat, ou bien c'est de la peau. Il n'y a qu'une façon de le savoir.

Elle se le mit dans la bouche.

– Mon Dieu, dit Clara en faisant la grimace. Et tu te demandes pourquoi tu vis seule!

– Je ne me pose pas la question, répondit Myrna en souriant. Je n'ai pas besoin d'un homme pour me sentir entière.

– Ah, vraiment? Et Raoul alors?

– Ah, Raoul, fit Myrna d'un ton rêveur. Il était gentil.

– C'était un ourson en gélatine, acquiesça Clara.

– Il me complétait. Et même plus.

Elle tapota son ventre, gros et généreux comme elle. Une voix tranchante coupa la conversation :

– Regardez ça.

Debout au centre du bistro, Ruth Zardo brandissait comme une grenade un lapin en chocolat noir. Il avait de longues oreilles guillerettes et un visage si réaliste que Clara s'attendait presque à le voir remuer ses délicates moustaches en bonbon filé. Il tenait à la patte un panier tressé en chocolat blanc et au lait, qui contenait une douzaine d'œufs de confiserie, magnifiquement décorés. Ce lapin était adorable et Clara pria pour que Ruth n'aille pas le lancer sur quelqu'un.

– C'est un lapin, dit d'un ton hargneux la vieille poète.

– J'en ai un aussi, dit Gabri à Myrna. C'est mon lapin perlimpinpin.

Myrna se mit à rire et le regretta aussitôt. Ruth lui jeta un regard furieux.

– Ruth, dit Clara en se levant et en s'approchant d'elle avec précaution, tenant le verre de scotch de son mari, Peter, pour attirer son attention. Lâche ce lapin.

C'était une phrase qu'elle n'avait jamais dite.

– C'est un lapin, répéta Ruth comme si elle s'adressait à des enfants un peu lents. Alors, pourquoi il a ça?

Elle désignait les œufs.

– Depuis quand les lapins ont-ils des œufs? poursuivit Ruth en regardant les villageois abasourdis. Vous n'y avez jamais pensé, hein? Il les a trouvés où? Ils proviennent vraisemblablement de poules en chocolat. Le lapin a dû voler les œufs à des poules de confiserie qui, folles d'inquiétude, cherchent leurs bébés.

C'était bizarre : pendant que la vieille poète parlait, Clara imaginait réellement des poules en chocolat courant désespérément en tous sens pour retrouver leurs œufs – volés par le lapin de Pâques.

Sur ce, Ruth laissa tomber le lapin en chocolat sur le plancher, où il se fracassa.

– Mon Dieu ! s'exclama Gabri en se précipitant pour ramasser les morceaux. C'était pour Olivier.

– Vraiment ? dit Olivier, oubliant qu'il l'avait lui-même acheté.

– C'est une fête étrange, dit Ruth d'un ton sinistre. Je ne l'ai jamais aimée.

– Et maintenant, c'est réciproque, répondit Gabri en tenant le lapin cassé comme un enfant chéri qu'on aurait blessé.

« Il est tellement tendre », se dit Clara, mais ce n'était pas la première fois.

Gabri était si costaud, si imposant, qu'il était facile d'oublier sa sensibilité. Jusqu'à un moment pareil, alors qu'il tenait délicatement un lapin en chocolat à l'agonie.

– Comment fête-t-on Pâques ? demanda la vieille poète en arrachant le scotch de Peter de la main de Clara pour en prendre une bonne lampée. On fait une chasse aux œufs et on mange des brioches du Vendredi saint.

– On va aussi à l'église Saint-Thomas, ajouta M. Béliveau.

– Il y a plus de gens à la boulangerie de Sarah, dit sèchement Ruth. Ils achètent des pâtisseries décorées d'un instrument de torture. Tu me crois folle, je sais, mais je suis peut-être la seule à avoir toute sa tête, ici.

Sur cette note déconcertante, elle se dirigea en boitillant vers la porte, puis se retourna.

– Ne laissez pas les œufs dehors pour les enfants. Ce serait très mauvais.

Et comme Jérémie, le prophète qui pleure, elle avait raison. Quelque chose de terrible se produisit.

Le lendemain matin, les œufs avaient disparu. On n'en trouva que les emballages. D'abord, les villageois soupçonnèrent

que de grands enfants, ou peut-être même Ruth, avaient saboté l'événement.

– Regardez, dit Peter en tenant les restes déchiqtetés de la boîte d'un lapin en chocolat. Des marques de dents. Et de griffes.

– C'était donc Ruth! dit Gabri en la prenant pour l'examiner.

– Regardez ici!

Clara se mit à courir dans le parc du village pour attraper un papier de bonbon poussé par le vent.

– Regardez, lui aussi est tout déchiré.

Après avoir passé la matinée à chercher les emballages d'œufs de Pâques et à nettoyer les dégâts, la plupart des villageois retournèrent d'un pas traînant chez Olivier pour se réchauffer au coin du feu.

– Non mais, vraiment, dit Ruth à Clara et à Peter au cours du lunch au bistro, vous n'aviez pas prévu ça?

– J'avoue que ça paraît évident, reconnut Peter en riant et en attaquant son croque-monsieur doré, dont le camembert fondu liait à peine le jambon fumé à l'érable au croissant feuilleté.

Autour de lui, des parents anxieux s'efforçaient d'apaiser leurs enfants pleurnichards.

– Tous les animaux sauvages des environs ont dû venir au village hier soir, poursuivit Ruth en remuant lentement les cubes de glace de son scotch. Pour manger des œufs de Pâques. Des renards, des ratons laveurs, des écureuils.

– Des ours, ajouta Myrna en se joignant à eux. Seigneur, c'est effrayant! Tous ces ours affamés qui sortent de leur tanière avec un appétit féroce après avoir hiberné tout l'hiver!

– Imagine leur surprise quand ils trouvent des œufs et des lapins en chocolat, dit Clara entre deux cuillerées d'une soupe crémeuse garnie de morceaux de saumon, de pétoncles et de crevettes.

Elle prit une baguette croustillante et en arracha un quignon, qu'elle tartina du beurre doux d'Olivier.

– Les ours ont dû se demander quel miracle s’était produit pendant leur hibernation.

– Toute résurrection n’est pas nécessairement miraculeuse, dit Ruth, levant les yeux du liquide ambré qui lui tenait lieu de lunch pour regarder par les fenêtres à meneaux. Tout n’est pas censé revenir à la vie. C’est une étrange période de l’année. Un jour de la pluie, le lendemain de la neige. Rien n’est certain. Tout est imprévisible.

– Chaque saison est imprévisible, dit Peter. Des ouragans en automne, des tempêtes de neige en hiver.

– Tu viens de me donner raison, répondit Ruth. Dans les autres saisons, le danger est identifiable, on sait tous à quoi s’attendre. Mais pas au printemps. Les pires inondations ont lieu au printemps. Des incendies de forêt, des gels meurtriers, des blizzards et des glissements de terrain. La nature est chamboulée. Tout peut arriver.

– Des journées belles à pleurer, il en vient aussi au printemps, dit Clara.

– C’est vrai, le miracle de la résurrection. Des religions entières sont fondées sur cette idée. Mais il vaut mieux que certaines choses restent enfouies.

La vieille poète se leva et descendit d’un trait le fond de son scotch.

– Ce n’est pas fini. Les ours reviendront.

– J’en ferais autant, dit Myrna, si je trouvais tout à coup un village en chocolat.

Clara sourit, mais ses yeux étaient posés sur Ruth qui, pour une fois, ne manifestait ni colère ni agacement. Clara perçut plutôt quelque chose de beaucoup plus déconcertant.

De la peur.